

*Chroniques bibliographiques*

LESSER, Jeffrey. *Uma diáspora descontente : os nipo-brasileiros e os significados da militância étnica 1960-1980*. Paz e Terra, São Paulo, 2008. 293p. Traduit de l'anglais par Patricia de Queiroz Carvalho Zimbres.

Titre original : *A Discontented Diaspora: Japanese-Brazilians and the Meanings of Ethnic Militancy, 1960-1980*. Duke University Press, 2007.

L'argument central exploré par J. Lesser dans cet ouvrage concerne le conflit entre la vision des Nippo-brésiliens sur leur identité et la perception qu'en ont les autres Brésiliens. Pour l'auteur, les Nippo-brésiliens tentent d'affirmer leur identité brésilienne, mais sont confrontés à la vision majoritaire d'une diaspora japonaise « imaginée » qui pense les *nikkeis*<sup>1</sup> comme Japonais. Cette perception de la société brésilienne a des conséquences sur leur construction identitaire et provoque leur « mécontentement », comme annoncé dans le titre de l'ouvrage.

Par l'étude triangulaire de la ville de São Paulo, du Japon et de la population *nikkei*, le chercheur entend comprendre la relation entre ethnicité et identité nationale dans les années 1960-1970. Il propose ainsi l'idée d'une identité ethnique, nationale et régionale, nippo-brésilienne incorporant de « multiples facettes », qui seulement en apparence semblent contradictoires.

J. Lesser introduit le concept de « militantisme ethnique » pour expliquer de quelle manière cette identité s'exprime : « Pour les Nippo-brésiliens, le militantisme signifiait s'échapper de manière emphatique des classifications ethniques, tant de la société majoritaire que de la génération de leurs parents immigrés »<sup>2</sup>.

L'historien choisit d'aborder deux formes de militantisme ethnique qui permettent aux descendants de Japonais de « s'imaginer » Brésiliens : dans un premier temps, il analyse la présence d'acteurs nippo-brésiliens dans des films nationaux, puis il étudie leur participation dans les mouvements politiques

---

<sup>1</sup> Les *nikkeis* sont les individus d'ascendance japonaise nés à l'étranger.

<sup>2</sup> Lesser, p. 24.

d'opposition à la dictature. Ces deux formes de militantisme, présentées par leurs acteurs comme des moyens d'affirmer une certaine identité brésilienne, conduisent au contraire, selon l'auteur, à renforcer leur condition de minorité ethnique, motif de leur mécontentement.

Jeffrey Lesser choisit d'étudier les Nippo-brésiliens à São Paulo dans les années 1960 à 1980, un thème peu exploité par les chercheurs qui, selon lui, ne s'intéressent plus à la question ethnique de cette population après les années 1960, considérant que les *nikkeis* sont totalement assimilés. L'historien s'intéresse précisément à la période de la dictature militaire au Brésil qu'il considère trop peu analysée du point de vue ethnique, au profit de l'unique perspective politique.

L'auteur se base pour sa recherche sur une étude de sources originales de tous types : presse brésilienne et internationale, entretiens, correspondance, mais aussi films (incluant les notes griffonnées sur les boîtes de vidéocassettes, les affiches publicitaires et les réactions du public), affiches de personnes recherchées, annonces, photos, rapports de police, et documents issus du Département d'État d'Ordre Politique et Social, DEOPS. Nous regretterons peut-être la profusion d'informations et de détails, parfois présentés dans un style un peu confus, sous forme d'énumération brute de faits et de données, qui nuisent à l'argumentation de l'auteur.

L'ouvrage s'articule en deux parties scindées en cinq chapitres, explorant d'une part le « militantisme artistique » des Nippo-brésiliens –particulièrement dans le cinéma– et, d'autre part, le « militantisme politique » sous la dictature.

À partir de 1960 certains films tournés à São Paulo intègrent quelques personnages asiatiques dont les acteurs sont des Nippo-brésiliens. Pour ces acteurs, figurer dans des films nationaux est une manière d'affirmer leur indentification à la nation brésilienne, leur intégration à la société et la rupture avec la génération de leurs parents et la communauté japonaise.

Les Nippo-brésiliens y jouent fréquemment des rôles de Japonais essentialisés et cela se remarque particulièrement à travers la sexualité et les rapports de genre qu'ils entretiennent dans ces productions. Les hommes

*nikkeis*, beaucoup moins présents que les femmes, incarnent souvent des individus de « type samouraï » pour qui seul l'honneur compte. À l'inverse, les femmes sont « fétichisées » à l'extrême et fréquemment perçues comme des « geishas » ; ce sont souvent des personnages passifs, soumis, qui sont au service des autres. Elles sont généralement représentées comme étant des « beautés exotiques » attrayantes, mais ne figurent que dans de tout petits rôles, parfois même elles jouent un personnage sans nom propre (la « Japonaise », ou la *nissei*<sup>3</sup> »).

Ces productions cinématographiques représentent donc les Nippo-brésiliens tels que perçus par l'imaginaire brésilien : ils sont simultanément membres de la société, et « atypiques », aux traits et caractères supposément « japonais ».

Les motivations qui poussent les Nippo-brésiliens à rejoindre le militantisme politique et la lutte armée sous la dictature sont les mêmes que celles des autres Brésiliens. À ces motivations, avant tout politiques, s'ajoute celle, spécifique aux *nikkeis*, d'affirmer une nouvelle fois leur « légitimité » en tant que Brésiliens.

Les militants nippo-brésiliens représentent une menace toute particulière aux yeux du régime militaire et de la répression en raison de leur visibilité ethnique ; leurs actions vont à l'encontre des préjugés selon lesquels ils seraient dociles et obéissants. De plus, la perception de la communauté japonaise comme physiquement homogène, implique une certaine difficulté à les distinguer les uns des autres et donc à identifier les militants. Cette même visibilité ethnique a un effet trompeur de multiplication du nombre réel d'individus engagés dans le mouvement d'opposition. La propagande du régime militaire s'est ainsi appropriée cette visibilité pour en faire un objet de terreur, associant violence et ethnicité japonaise dans l'imaginaire populaire – dans tous les vols à main armée, il y avait prétendument un « Japonais ».

---

<sup>3</sup> Le terme *nissei* s'adresse aux petits-enfants d'immigrés japonais nés à l'étranger (seconde génération).

En revanche, engager des Nippo-brésiliens présente un avantage certain pour le militantisme. En effet, les qualités ethniques de travail rigoureux, alliées à une légendaire inclination à la violence, imputées aux *nikkeis*, sont considérées comme un atout par les mouvements d'opposition ; « la violence des *nikkeis* étaient toujours juxtaposée à leur image de docilité. De cette manière, les militants nippo-brésiliens, bien habillés et bien élevés, se voyaient souvent convertis en figure publique anonyme de beaucoup de groupes militants de São Paulo »<sup>4</sup>. Ils sont ainsi confrontés à une ambivalence : intégrés, mais grâce à des qualités attribuées à leur ethnicité dont ils essaient justement de se détacher. Ils restent « Japonais ».

L'exemple de leur changement de nom est alors éloquent. La clandestinité des mouvements d'opposition au régime implique que leurs membres adoptent des noms ou surnoms différents de leurs noms d'origine. Or, cela est impossible pour les militants nippo-brésiliens. Quoiqu'ils choisissent ils se voient toujours attribuer le terme *japonês* ou *japa* : « cela distinguait les *nikkeis* des autres Brésiliens appartenant à des groupes minoritaires, dont l'apparence physique ne « révélait » pas l'ethnicité, ou dont l'apparence « ethnique » n'était pas liée à un pays spécifique »<sup>5</sup>. Pourtant, les Nippo-brésiliens ne reçoivent pas de forme passive les attributs de cette identité ethnique, qu'ils font au contraire valoir à leur avantage pour paraître sérieux, rigoureux, ou encore travailleurs.

Reste à dire que, pour l'auteur, les choses n'ont pas beaucoup changé depuis les années 1970 et l'ethnicité nippo-brésilienne reste toujours aussi essentialisée. Cependant la définition de cette ethnicité a évolué avec la transformation de ce qui est « typiquement japonais » ; les *nikkeis* ne sont plus imaginés comme issus de milieux ruraux mais plutôt comme professionnels libéraux urbains et, aujourd'hui, le lien entre Brésil et Japon est représenté par la communauté des *nikkeis* brésiliens vivant au Japon –*dekasseguis*– et non plus par les immigrés japonais.

---

<sup>4</sup> Ibid. p. 124.

<sup>5</sup> Ibid. p. 130.

IBGE, *Resistência e integração : 100 anos de imigração japonesa no Brasil*, Centro de documentação e disseminação de informações, Célia Sakurai et Magda Prates Coelho (dirs.), Rio de Janeiro, 2008. 212 p.

Cet ouvrage fait partie des nombreuses publications parues en 2008 à l'occasion du centenaire de l'immigration japonaise au Brésil. Il constitue cependant l'une des rares parutions contribuant vraiment aux études de la question. Longtemps attendue par les chercheurs, car présentant de nombreuses données statistiques inédites portant sur l'ensemble de l'histoire de la présence japonaise au Brésil, l'œuvre est une indispensable référence pour la recherche actuelle.

L'ouvrage se présente en quatre parties, constituées de dix textes organisés de manière relativement chronologique. Dans un premier temps, *L'histoire de l'immigration japonaise au Brésil* contextualise ce phénomène à travers l'histoire du Japon et du Brésil de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, puis décrit les étapes de la fixation de ces migrants jusqu'à l'essoufflement du flux migratoire au Brésil dans les années 1970. La seconde partie, *Distribution territoriale des Japonais au Brésil*, est composée de trois articles rédigés par des démographes. Dans la troisième partie, deux études de cas sont présentées : les colonies japonaises, principalement agricoles et moins étudiées, des états de Paraná et de Rio de Janeiro. Enfin, la dernière section aborde, en trois articles, les processus de fixation et d'intégration des Japonais et de leurs descendants, ainsi que leurs contributions à la société d'accueil. L'ouvrage est complété par un dernier texte relatant la récente migration des Nippo-brésiliens vers le Japon et ses conséquences sur l'organisation sociale des familles, partagées entre les deux pays.

#### HISTOIRE DE L'IMMIGRATION JAPONAISE AU BRÉSIL

Présentons brièvement le premier article, *Episodes de l'immigration : un bilan de 100 ans*<sup>6</sup>, co-écrit par Kaori Kodama et Célia Sakurai, qui relate l'histoire de l'immigration. Trois phases de ce mouvement sont décrites, postérieures à la mise en

---

<sup>6</sup> Kaori Kodama, Célia Sakurai « Episódios da imigração : um balanço de 100 anos », p. 16-29.

place d'un contrat entre le Japon et le Brésil. La phase I de 1908 à 1924, marque l'arrivée des premiers immigrants dans les exploitations de café dans le cadre d'un contrat passé entre les producteurs de café brésiliens et les compagnies d'émigration du Japon. La phase II (1925-1941) s'amorce avec la prise en charge directe et plus conséquente des frais de voyage des immigrants par le gouvernement japonais et non plus par le Brésil. En conséquence, cette période voit le nombre d'immigrants croître considérablement et atteindre son apogée (plus de 140 000 personnes). La mobilité géographique des immigrants prend de l'ampleur, avec la colonisation de nouveaux états (Paraná, Minas Gerais, Rio de Janeiro, Mato Grosso do Sul) grâce à l'achat de terres par les compagnies japonaises. Cette phase est largement entachée par les débats nationalistes des élites brésiliennes visant à restreindre l'entrée d'immigrants et à combattre les « kystes » ethniques. S'ensuit une période de grandes tensions internes à la communauté japonaise, discriminée, délaissée par le gouvernement japonais et traumatisée par les événements de la Seconde Guerre mondiale. La phase III débute en 1952 avec la reprise du flux migratoire du Japon vers le Brésil. Parallèlement, l'intégration des immigrants japonais d'avant-guerre devient visible, à travers les processus de mobilité sociale. L'immigration japonaise au Brésil cesse presque totalement dans les années 1970. Une décennie plus tard commence le « retour des descendants », nouveau point de départ de l'histoire des relations Brésil-Japon.

#### DISTRIBUTION TERRITORIALE DES JAPONAIS AU BRÉSIL

La deuxième section de l'ouvrage réunit la majeure partie des données quantitatives anciennes et inédites, à travers de nombreux graphiques, cartogrammes, et tableaux. Elle est de ce point de vue, la plus riche du recueil. Dans un premier article, Nilza de Oliveira Martins Pereira et Luiz Antônio Pinto de Oliveira analysent la trajectoire des immigrants japonais – c'est-à-dire uniquement des individus nés au Japon – selon des catégories de sexe, âge, localité, religion, couleur et race, éducation, et profession, d'après les données des recensements de 1920 à 2000. La population nippo-brésilienne, en déclin jusqu'en 1980, présente, à partir de 1991, une hausse du nombre d'enfants entre 0 et 14 ans (4 % en 2000 au lieu de 0,6 % en 1991). Les chiffres mentionnés ci-dessus seraient le résultat du retour des *dekasseguis* avec leurs enfants nés au Japon. D'autres différences

marquent le groupe dans la période récente : une baisse de l'autodénomination raciale des immigrants comme « jaune » (72 % en 2000 au lieu de 91 à 100 % entre 1911 et 1970) et une hausse simultanée de l'autodénomination « blanche » (22 % en 2000 au lieu de 4 à 6 % entre 1911 et 1970).

Kaizô I. Beltrão, Sonoe Sugahara et Ryohei Konta présentent, eux, une comparaison entre le profil démographique des Nippo-brésiliens et celui de la population brésilienne en général pour la période 1960-2000, se concentrant sur trois thèmes : la distribution géographique, l'éducation et la grille socioprofessionnelle. Il est à regretter cependant que l'analyse des données statistiques n'ait pas été plus poussée ; elle relève en effet plutôt de la description que de l'interprétation.

#### **DEUX EXEMPLES DE COLONISATION JAPONAISE AU BRÉSIL**

##### **PARANÁ ET RIO DE JANEIRO**

Cette section sort des sentiers battus en présentant deux études de cas originaux, rarement évoqués quand on aborde l'immigration japonaise au Brésil. La population japonaise étant majoritairement concentrée dans l'état de São Paulo, on oublie trop souvent qu'elle s'est également dispersée à travers tout le territoire. Il est possible d'établir une comparaison entre ces études de cas, toutes deux présentant nombre d'aspects communs. Ces deux mouvements, vers les états du Paraná (principalement entre 1920 et 1930) et Rio de Janeiro (1910-1930) reflètent l'inadaptation des immigrants aux conditions de travail dans les exploitations de café de São Paulo. Au Paraná, les immigrants japonais contribuent à la diversification des cultures et à la transformation des techniques agricoles. À Rio de Janeiro, la première coopérative est recensée en 1919. Dans les années 1930, beaucoup de noyaux coloniaux se créent à la suite d'un processus important de migration interne. Ils participent à la formation d'une « ceinture verte » destinée à alimenter la capitale en produits agricoles.

**TRADITION ET MODERNITÉ**

La dernière section de l'ouvrage est celle des bilans. Célia Sakurai y réfléchit sur les difficultés vécues dans les débuts de l'immigration, et notamment celles entre les immigrés eux-mêmes. Si pour les Brésiliens, les Japonais étaient « tous pareils », ils provenaient en réalité de provinces différentes, parfois éloignées géographiquement et socialement. Il existait donc de nombreux contrastes entre les dialectes et comportements des immigrés venant des provinces rurales, pauvres, et ceux originaires de régions riches, urbanisées et modernes. L'expérience migratoire des premiers arrivants encourage la dilution progressive des différences internes grâce aux procédés d'entraide et de solidarité, donnant ainsi lieu à une communauté homogène.

Mônica Raisa Schpun réfléchit, elle, sur la question des contributions de cette migration pour le pays d'accueil. L'auteur apporte une touche d'originalité aux apports décrits, désormais classiquement connus. Elle voit dans la croissante visibilité des Nippo-brésiliens, dorénavant totalement intégrés et de plus en plus métissés –plus de la moitié des mariages sont exogamiques– une nouvelle « contribution » à la société brésilienne, confrontée à la diversité, par l'expression et « l'acceptation de nouveaux canons de beauté et d'esthétique corporelle ».

Les deux derniers articles de l'ouvrage amorcent la rupture du processus d'immigration japonaise au Brésil au profit du mouvement inverse. Dans un texte très instructif, à perspective historique, Masato Ninomiya décrit l'importance accordée à l'éducation par les Japonais, les immigrés et leurs descendants. La crise économique et financière commencée au Brésil dans les années 1980, ainsi que le besoin de main d'œuvre non qualifiée du Japon et l'instauration d'une nouvelle loi d'immigration (1990), incitent de nombreux Brésiliens d'origine japonaise à émigrer avec leurs familles. L'auteur aborde ainsi le problème de l'éducation des enfants brésiliens au Japon, dont près d'un tiers n'a aucune connaissance de la langue japonaise. En comparaison avec les immigrés japonais au Brésil, ayant valorisé l'éducation comme « bien social mais

également comme valeur de transmission culturelle et linguistique », les immigrés brésiliens au Japon n'ont pas pour diverses raisons l'éducation comme une priorité.

Lili Kawamura aborde pour sa part les transformations en cours au sein des familles nippo-brésiliennes, dorénavant « transnationales », qui résultent de l'immigration brésilienne au Japon. Il s'agit d'immigrés partagés entre deux pays, qui établissent des réseaux –formels et informels– de communication et de socialisation : « de nouvelles attitudes, comportements et valeurs, résultant de l'expérience simultanée des immigrés dans les deux pays, ont influencé les groupes proches de ces travailleurs, tant au Brésil qu'au Japon ». Il s'établit ainsi un lien bilatéral entre les deux pays dont ces migrants sont les médiateurs.

Nous sortons de la lecture de cet ouvrage satisfait. En rassemblant dix études de qualité, l'ouvrage démontre l'intérêt toujours vif pour l'immigration japonaise au Brésil. L'ouvrage rappelle encore que l'histoire de la relation entre le Brésil et le Japon est loin d'être terminée ; bien au contraire, elle entame un nouveau départ avec le phénomène *dekassegui*. Pour étudier au mieux ces migrations et leurs incidences sur la population nippo-brésilienne, il est utile d'avoir pour base un ouvrage comme celui-ci, rappelant ce qu'ont été les *100 ans de l'immigration japonaise au Brésil*.

CARDOSO, Ruth Corrêa Leite. *Estrutura familiar e mobilidade social : estudo dos japoneses no Estado de São Paulo*. Organização Masato Ninomiya, São Paulo, Kaleidos-Primus, 1998. Edition trilingue en portugais, anglais, japonais.

Dans le cadre de sa thèse de doctorat, soutenue en 1972 à l'Université de São Paulo, Ruth C. L. Cardoso (1930-2008) effectue une recherche sur les Japonais de ce même état. Elle expose dans son travail les structures qui ont permis l'intégration des immigrés japonais et de leurs descendants dans la société brésilienne. Pour mener à bien sa recherche, l'anthropologue utilise comme sources principales des statistiques issues du recensement de la colonie japonaise de 1958<sup>7</sup>, ainsi que des entretiens menés auprès de soixante-quinze familles japonaises.

Cette thèse sera publiée seulement en 1995, en édition bilingue portugais-japonais, puis rééditée en 1998, à l'occasion du 90<sup>e</sup> anniversaire de l'arrivée des premiers migrants japonais au Brésil, en édition trilingue cette fois. Bien que devant aujourd'hui être revue et complétée en raison de son ancienneté, au regard de la réalité actuelle de cette migration, l'œuvre de Ruth Cardoso conserve une approche inédite de l'étude des Japonais à São Paulo.

Partant du constat, à la fin des années 1960, de l'intégration totale des Japonais et de leurs descendants dans la société brésilienne, l'anthropologue cherche à comprendre les processus sociaux qui ont permis cette adaptation rapide. Elle se penche sur l'histoire de l'immigration japonaise au Brésil, et son contexte historique et économique, à savoir les conjonctures brésilienne et japonaise qui l'ont favorisée. L'expansion de l'agriculture dans l'état de São Paulo ainsi que le développement de l'urbanisation donnent lieu à de nouvelles opportunités économiques qui permettent aux immigrés japonais de devenir métayers ou petits propriétaires dans des

---

<sup>7</sup> Comissão do Recenseamento da Colônia Japonesa, *The Japanese Immigrants in Brazil*, University of Tokyo Press, Tokyo, 1964.

régions rurales, ou encore de faire de l'agriculture d'approvisionnement pour les nouvelles zones urbaines, permettant ainsi l'accumulation d'un petit capital. Au début des années 1930, la colonie japonaise est déjà responsable de presque 30 % de la production agricole totale de l'état de São Paulo.

La seconde grande étape de la mobilité sociale est l'urbanisation des Japonais. L'expansion des villes donne en effet de nouvelles perspectives aux travailleurs ; s'ajoute à cela le souhait d'une meilleure éducation et scolarisation de leurs enfants. La capitale de l'état, São Paulo, et sa périphérie, par leur croissance rapide, attirent la population urbaine japonaise. Alors que l'immigration devait être temporaire, les Japonais décident de ne pas retourner dans leur pays d'origine après la Seconde Guerre mondiale. L'éducation et la scolarisation des enfants d'immigrés deviennent alors primordiales pour leur permettre l'accès à des professions de niveau supérieur et améliorer ainsi leurs conditions de vie et celles des générations futures.

Ruth Cardoso remarque que les premières générations d'immigrés urbains exercent des professions qui n'exigent que peu de qualifications (transport, main d'œuvre ouvrière, vente), alors que leurs descendants travaillent dans des secteurs plus valorisés (professions techniques, gérants, employés de bureau) où il est nécessaire d'avoir un certain niveau de scolarisation. Pourtant, le processus d'ascension sociale en ville ne se compare pas à celui des campagnes, il est moins rapide et moins étonnant. Pour Ruth Cardoso, la mobilité sociale urbaine ne se présente pas de la même façon que la précédente car une partie de la population japonaise perd le statut indépendant que donnait la propriété des terres pour celui d'employé. Avec le recul, plus de trente-cinq ans après cette recherche et cinquante ans après le premier recensement de la colonie japonaise, il est possible de constater que la mobilité sociale urbaine des Japonais a été également impressionnante.

Après avoir démontré que l'intégration des Japonais à la société brésilienne était la conséquence naturelle de leur rapide et impressionnante mobilité sociale, Ruth Cardoso se penche sur les traits culturels spécifiques aux immigrants japonais qui pourraient expliquer un tel phénomène, inédit dans les autres populations immigrées. Partant du constat que les familles d'immigrés se sont maintenues comme unités de production solidaires dans le travail agricole jusqu'à l'urbanisation, l'anthropologue tente de comprendre l'importance de la structure familiale pour les Japonais au Brésil. Elle s'intéresse très précisément aux processus d'adaptation de cette structure familiale dans le contexte de l'immigration.

Dans le Japon de l'ère Meiji (1868-1912), le groupe domestique peut être distingué de deux manières : tout d'abord la famille basée sur les liens du sang et la filiation, qui assure la continuité génétique, puis la famille comme unité corporative qui perpétue son nom et son occupation. Pour assurer la continuité du groupe, on parle de descendance biologique (filiation patrilinéaire, appelée *ie*) et sociale (descendance acquise socialement par l'adoption ou l'intégration de membres extérieurs dans la corporation familiale), qui peuvent se superposer de manière à toujours faire prévaloir l'unité corporative. Cette structure domestique souple permet la réorganisation du groupe en fonction de ses activités de production et de ses intérêts économiques.

Au Japon, structures de parenté, résidence et relations de coopération économique interagissent de manière complexe. Le rassemblement des groupes domestiques d'une localité en associations coopératives favorise la cohésion de l'unité corporative. Le regroupement de groupes familiaux en associations se retrouve au Brésil à des fins de contrôle des membres de la collectivité, permettant des résultats économiques satisfaisants.

Pendant la période du colonat les unités familiales ont pu se maintenir quasiment telles quelles, ne modifiant pas les relations instaurées entre leurs membres. Le système d'unité familiale traditionnel japonais, grâce à l'interdépendance de ses membres et l'autorité du chef domestique qui centralise les décisions, a permis la cohésion interne de la famille,

essentielle au développement de meilleures conditions économiques et existentielles. Ce trait culturel spécifique aux Japonais est un de ceux qui, pour Ruth Cardoso, sont restés le plus ancrés alors que d'autres n'ont pu être conservés à cause de conditions de vie trop différentes. Grâce au colonat et au système familial coopératif, les immigrants ont pu épargner de l'argent pour devenir métayers ou petits propriétaires. De plus, avec la mobilité géographique, s'instaure un rassemblement des familles japonaises et par conséquent un réseau de relations de solidarité et d'entraide. Une nouvelle organisation se met en place autour de ces foyers (plantations, associations coopératives, commerces) ; on retrouve les unités domestiques comme unités de production agricoles, mais cette fois, elles sont encadrées par les coopératives et les compagnies de colonisation. Lors du processus d'urbanisation, le système d'unité familiale de travail solidaire est maintenu pour rendre possible la scolarisation d'au moins l'un des enfants. Petit à petit, les descendants d'immigrants japonais n'ont plus la nécessité d'avoir un réseau d'entraide solidaire et délaissent peu à peu les associations japonaises ; les relations traditionnelles restent toutefois préservées à l'intérieur des familles.

Pour compléter son étude de la structure familiale et de la mobilité sociale des immigrants japonais au Brésil, Ruth Cardoso s'intéresse à titre comparatif aux changements culturels dans d'autres pays ayant accueilli une immigration japonaise à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, comme les États-Unis, le Canada, Hawaï, le Pérou et le Mexique. Malgré les particularités des situations d'immigration dans les différents pays, il existe des traits et des processus communs aux colonies japonaises. Le soutien qu'apporte le gouvernement japonais aux émigrés, les conditions de travail dans les pays d'accueil ainsi que l'héritage culturel japonais, sont autant de facteurs communs aux différentes migrations japonaises.

La principale différence entre ces migrations réside dans le fait qu'il s'agit pour tous les pays, hormis le Brésil, d'une migration individuelle masculine —les femmes ne reçoivent pas de subventions pour le voyage— et non familiale. Plus tard, grâce à des arrangements matrimoniaux —en

particulier à travers les « picture brides »— des femmes migrent du Japon pour rejoindre leurs futurs conjoints, permettant ainsi, au fur et à mesure, la constitution de nouvelles unités familiales. Il s'agit du modèle traditionnel de structure familiale, base du processus de mobilité sociale des migrants, que l'on retrouve à l'œuvre au Brésil dès le début de l'immigration.

L'ouvrage de Ruth Cardoso est désormais une référence incontournable des études sur l'immigration japonaise au Brésil ; il conserve en effet une approche anthropologique d'actualité malgré son ancienneté de quelques décennies.

**Helena PRADO**

Doctorante en Anthropologie Sociale  
EHESS-LAS, Paris